

XYZ. La revue de la nouvelle

Hypersomnie

Vincent Perreault



Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, V. (2005). Hypersomnie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 73–77.

Hypersomnie

Vincent Perreault

Mon épouse et moi avons remis à plus tard, à jamais, le moment de nous lever. Douce félicité de l'éternelle grasse matinée, grasse journée, grasse soirée...

Dans l'autre chambre, le bébé pleure.

— Va voir ce qui se passe. C'est à ton tour.

— Mmmm?...

Une sorte de coma délibéré, en pleine conscience. Pour nous divertir, il y aura la poésie moelleuse des oreillers, musiquée par les ronflements tonitruants de la surfatigue. Pour nous nourrir, nous n'aurons plus à sortir de la maison pour aller au marché. Dorénavant, nous ne ferons affaire qu'avec le marchand de sable. Ça simplifie les choses...

Ce lit craque et fond sous la dent. Ô silence de la nuit au goût exquis, merci! Ta texture délicate n'oblitére point les artères, n'accélère point la thrombose. Je te loue et te remercie!...

Un sommeil comme des lunettes noires derrière lesquelles on voyage enfin incognito à travers la vie...

□

Frankeinstein, ou le Prométhée moderne... L'excès de travail « frankensteinien », ou le nouvel ogre des nouveaux contes étant donné l'évolution récente de la féerie...

« N'en parle surtout pas à ma mère! » Non, Serena. Je ne parlerai pas de cet incident à Carmela. C'est dommage, vu que mon état d'épuisement est en train de drainer toutes mes fioritures de style, et que j'ai l'impression que ma belle-mère pourrait finalement me comprendre. Bébé. Chat. Manger. Fatigue. Tromper. Ah, et puis, qu'est-ce ça change? Je n'ai plus la force de décoder le français approximatif de ma belle-mère, de traduire avec exactitude ses incessantes, torrentielles et « stéréotypiques » admonestations...

Serena a pris le bébé pour le chat...

Deux personnes. Deux jobs à temps plein. Bientôt, le ménage à trois ne sera plus une fantaisie sexuelle, mais une nécessité...

C'est notre faute. Nous n'avons pas osé revendiquer plus de souplesse de la part de nos employeurs. Nous n'avons pas eu le courage de braver les tabous de la culture d'entreprise... Congés parentaux... Chut!... Pour le père aussi... Quoi? A-t-on jamais entendu?... Limiter le travail en heures supplémentaires... Chut! Chut!... Allonger la durée des vacances annuelles... Tous privilèges qui se demandent comme une permission d'aller aux toilettes... parce qu'on a eu un besoin là où il ne fallait pas... Toutes faveurs que l'on quémande en essuyant sa honte. « Dans notre organisation, la performance fait foi de tout. Il n'est pas très productif d'être un parent responsable. »

Certaines entreprises, de loin, préfèrent la stérilité. La stérilité, c'est très profitable. « Nous n'avons pas inclus d'enfants dans nos plans de développement. Ils entravent notre marche vers l'extinction. Il faut diminuer les stocks, entreposer le surplus dans l'abstraction. »

Nous avons songé à avoir un deuxième enfant, mais je pense qu'on va continuer d'y songer pour le reste de notre vie. Peut-être que, sur notre lit de mort, on se décidera. Il sera trop tard, mais tant mieux. Oui... Vraiment... La mort sera une circonstance parfaite, appropriée, étant donné que je suis déjà raide comme une planche. Chérie, je serai une des quatre planches de notre cercueil, tu seras la deuxième. Fosse commune...

Complètement démotivée, harassée de culpabilité, Serena s'est allongée sur notre lit en m'expliquant que ça lui prendrait au moins vingt ans pour rattraper son souffle, qu'elle dormirait pendant vingt ans comme Rip Van Winkle, et que, vingt ans, ça ne serait même pas assez. De toute façon, selon elle, une mère inapte n'a pas le droit de bouger, de déplacer l'air, de vicier l'air.

Serena! Quand on court incessamment contre la montre, il arrive que la concentration se trouble, que l'attention se détériore

et que, par inadvertance, l'on serve à son bambin la pâtée du chat. On n'a pas le temps de s'occuper de lui!... Je parle du chat, bien sûr.

Mais je n'ai pas eu le cœur de lui parler, j'étais privé de l'énergie requise pour la sauver, puisque moi-même je m'enlisais dans le sentiment pénible de mon indignité, parce que j'avais observé la scène et que je n'y avais pas réagi de façon adéquate. Je m'étais contenté de rire. J'ai ri, et je voulais encore rire lorsque Frédéric a tendu sa petite main vers la gamelle...

— Fred! Non!



Je suis parti avec elle à la conquête de l'oubli, oubli de tout, oubli de soi. De chaque côté de la protubérance de couvertures en désordre au beau milieu du lit, nos corps n'étaient plus que deux paupières alourdies...

C'est que j'ai « pogné un endormitoire » colossal. Le manque de sommeil m'enveloppait jusqu'à m'asphyxier, me léchait les extrémités et la peau du visage comme les flammes d'un bûcher. Fièvre. Le lit me brûlait. Bassin de charbons ardents. Je me consumais; les crépitements, entortillements et rabougrissements de ma propre calcination m'empêchaient de dormir. Lit du brasier au-dessus duquel le repos partait en fumée...

J'attendais que passent ces longs instants où mon plexus a envie de se fendre, d'exploser sous la pression...

Je regardais le cadran, à l'autre bout de la chambre, le cadran paradoxal de la nuit blanche, qui indique un temps immobile, figé comme un liquide gras dans un poêlon, alors que les minutes et les heures continuent de rouler à toute allure vers un matin mortellement vivant...

Dans la poêle en fonte, tournez et retournez la crêpe. Tournez et retournez la crêpe dans l'endormissement de carbone et de fer...

Avenirs éteints, cendres de promesses, souvenirs attaqués par la rouille. J'ai soufflé sur une couche de poussière. Cela s'est

dispersé dans l'atmosphère irrespirable de l'insomnie. Ensuite, plus rien. La noirceur a annihilé l'espace, je n'étais plus qu'espace intérieur. Je dors. Mais puisque je vous le dis ! Ça fait un mois que nous dormons, Serena et moi.

□

Mes cheveux deviennent de l'Albert Einstein...

□

J'éprouve la flexibilité de mon emploi du temps, et je m'aperçois que le coefficient d'élasticité de la période allouée au sommeil affecte une valeur qui tend vers l'infini (∞). Or, on sait algébriquement qu'en multipliant l'infini par n'importe quelle valeur, on obtient un infini ni plus grand ni plus petit, puisque l'essence même de l'infini est indéterminée (surtout de nos jours !). Et puisque l'infini ne détermine plus rien, il nous revient de savoir jusqu'où l'on veut étirer une case de la grille horaire, même si un choix, quel qu'il soit, sera toujours arbitraire. Serena et moi prévoyons maintenant 24 heures sur 24 pour le sommeil. Le nombre 24 est tout à fait conventionnel et, en même temps, complètement aléatoire. Je suppose que c'est parce qu'on ne sait travailler qu'avec ce que l'on connaît.

Puis je j'amuse à faire une typologie des différents sommeils, du sommeil superficiel au sommeil profond, en passant par le sommeil vigoureux et vivifiant ; le sommeil austère peuplé d'angoisses ; le sommeil comme un vent du désert qui dessèche la peau, accentue les rides, et le sommeil ruisselant de sueur comme un stage d'initiation à l'agonie...

J'ai un peu peur, parce que je constate qu'il n'y a rien de plus à voir les yeux fermés. Rien qu'indéfiniment du noir dans le noir. Ça donne le vertige. Mes rêves ne sont plus que des lieux vides et décrépits. Mes plus beaux rêves sont ceux où je me vois encore couché durant des heures, des mois, des années entières. Pardonnez-moi, il faut vraiment que je m'étende là-dessus. Que

je m'étende partout, dans la réalité et dans ma tête, et dans la tête dans ma tête, et dans ma tête dans la tête dans ma tête, et ainsi de suite...

Trop tôt, trop fort, le réveil sonne. Ce n'est pas moi qui l'ai mis. Le soleil brille de façon impitoyable à travers les fenêtres. En réalité, cette fantaisie hypersomniaque à la Rip Van Winkle n'a été qu'une autre de ces courtes nuits de demi-sommeil insuffisamment réparateur. Le réveil est placé de l'autre côté de la chambre à coucher, pour qu'il puisse gueuler tant qu'il veut; posé sur un haut bureau à une bonne distance du lit parce que, comme ça, c'est lui qui commande. On doit obligatoirement obéir à son ordre. Il faut se lever, aller travailler, mais avant, habiller bébé pour la garderie où il dansera la farandole avec nos dettes d'études et de cartes de crédit, tandis que la deuxième auto, tout en se donnant de grands airs, battra la mesure, fière de notre niveau de vie, témoignant de notre réussite.

Qui ira chercher Frédéric ce soir? C'est mathématiquement impossible, Einstein. Qui le fera manger? Certainement pas moi, je serais capable de lui donner l'engrais pour les plantes. C'est à ton tour de courir au-devant du retard avant qu'il ne vienne traumatiser l'enfant. Veille à ce que le retard n'arrive pas avant toi. Le retard est un ogre, lui aussi. Le retard dévore tout.

— Je suis fatiguée, Paul. Tellement fatiguée.

— Moi aussi, Serena. Moi aussi.